

A la rencontre de l'écrivain slovène Boris Pahor, témoin du XXème siècle

Boris Pahor est né en 1913 à Trieste, appartenant alors à l'Empire austro-hongrois. Il y vit aujourd'hui encore.

Boris Pahor a 5 ans en 1918. L'Italie, du côté des vainqueurs, revendique certains territoires bordant l'Atlantique dont une partie de la Slovénie et le port de Trieste.

Trieste est une ville stratégique par son ouverture maritime pour les pays de l'Europe centrale.

En 1920, Trieste souffre des premières attaques fascistes. Boris Pahor assiste à l'incendie de la Maison de la Culture slovène.

Mussolini arrive au pouvoir en 1922 et cherche à détruire la culture slovène, en interdisant les écoles slovènes, en obligeant la population à italianiser noms et prénoms.

Se développe alors une résistance avec des écoles clandestines, des attentats ...

En 1944, l'armée allemande prend le contrôle de la région et arrête toutes les personnes « susceptibles d'entrer en Résistance ». Boris Pahor est arrêté et envoyé dans des camps de travail (Dachau, Bergen Belsen, Struthof). Prisonnier politique, il côtoie de nombreuses nationalités et son rôle d'infirmier / interprète lui permet de rester en vie. Pèlerin parmi les ombres (1990), son premier livre traduit en français, évoque les souvenirs qu'il conserve de sa déportation.

En 1945, Tito prend le pouvoir sur toute la Yougoslavie. Boris Pahor dit « non au communisme » en s'opposant à la dictature. Il est interdit de séjour en Yougoslavie pendant trois ans.

Il a consacré à sa ville natale une « Trilogie triestine » : Printemps difficile (1958), Jours obscurs (1975) et Dans le labyrinthe (1984), traduits en français par Antonia Bernard, ces romans forment une vaste fresque d'inspiration autobiographique qui retrace l'histoire de la ville de Trieste et de ses habitants. La plupart de ses romans ont leur source dans cette épreuve. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des écrivains slovènes les plus importants de son époque.

Mr Boris Pahor, membre de l'Académie, écrivain, proposé pour le prix Nobel de littérature.

'Les jours obscurs : une expérience des totalitarismes et les fondements de l'Europe d'aujourd'hui '

Né à Trieste, ville où cohabitent Slovènes et Italiens ; 5 ans en 1918 ; 26 ans en 1939 ; 55ans en 1968 ; 76 ans lors de la chute du Mur de Berlin

La Slovénie fait partie de l'Autriche. En 1915 l'Italie entre en guerre aux côtés des alliés pour obtenir Trieste.

En 1918 création du Royaume des Serbes, Croatie et Slovénie (le nom Yougoslavie sera adopté en 1931), la zone de Trieste est attribuée à l'Italie.

1920, début des attaques fascistes contre la culture slovène, les noms et prénoms slovènes sont italianisés, d'où des luttes clandestines et des écoles cachées,...

Mussolini et les fascistes sont portés en héros par les catholiques à cause du Concordat entre Pie XI et Mussolini créant l'état du Vatican sous sa forme actuelle, ils le payeront très cher. Par contre il demeure une très grande vigilance à l'égard des communistes.

En 1930 2 slovènes seront fusillés pour activités antifascistes. Les italiens craignent les slovènes et les désarment.

1939/40 Attaques italiennes, puis en 1943 occupation de Trieste par l'Allemagne. Plusieurs villages sont vidés par l'occupant, malgré des collaborateurs slovènes (analogues aux Pétainistes), beaucoup de slovènes passent du côté de Tito. Après la guerre les communistes prennent le pouvoir en Yougoslavie jusqu'en 1990 .

Berlin et Trieste sont deux points d'achoppement pour les partages entre les nations.

En 1954 le Traité de Londres partage la zone de Trieste entre l'Italie et la Yougoslavie.

Boris Pahor fut interné au camp de Struthof, en Alsace. Il y joue le rôle d'interprète, puis à Dora où il sera infirmier.

Dans les camps 10 millions de prisonniers dont 6 millions de juifs travaillent pour l'Allemagne, les prisonniers politiques étant identifiés par un triangle rouge.

Il reçut la Légion d'Honneur des mains de Jacques Chirac pour avoir porté témoignage.

Boris Pahor est un écrivain slovène né en 1913 à Trieste où il vit toujours .Il a été fait Chevalier de la légion d'honneur à la demande de l'ancien président Jacques Chirac.

Trieste est une ville créée par l'Europe centrale qui est devenue un grand port à partir de 1918.On y dénombre 200000 personnes à la sortie de la guerre. La ville compte plus de Slovènes que Ljubljana. Dès 1920, la communauté Slovène subit des attaques de la part des premiers groupes fascistes Italiens.

Boris Pahor assistera à la destruction par le feu de la maison de la culture Slovène (Narodni-Dom) soit la maison du peuple. Mussolini avait souhaité la création de cette maison .Après lui, la culture Slovène a été détruite de manière systématique, de même les noms Slovènes ont été « italianisés ».

Les Slovènes ont bien entendu réagi en créant par exemple des groupes clandestins, des écoles clandestines, en multipliant les attaques face aux fascistes .De nombreux Slovènes seront fait prisonniers ou exécutés. C'est une terreur absolument méconnue en Europe. A la sortie de la guerre L'Italie occupera Ljubljana et cela sans tirer un seul coup de fusil. Ljubljana deviendra une province Italienne soumise au roi d'Italie.

Pendant la seconde guerre mondiale les nazis viendront jusqu'à Trieste. Les fascistes créeront des camps et videront les villages. De nombreux Slovènes s'organiseront et s'allieront aux anti-fascistes italiens.

Boris Pahor sera arrêté par les Allemands et transféré dans un camp d'internement à Natzwiller (nom du village) au Struthof en Alsace.

Ce camp avait été construit initialement pour les politiques Belges, Français, Hollandais ou Norvégiens (port du triangle rouge obligatoire).De l'autre coté de L'Europe on gazait les Juifs. On faisait des expériences sur les personnes. Boris Pahor a appris le français de retour de sanatorium car il est resté en France au moins un an et demi après sa sortie des camps. De même, il a été infirmier au camp de Dora plus tard appelé Mittelwerk à coté du village de Nordhausen, ce camp servait aux nazis pour lancer les fusées V1 sur l'Angleterre.

Pour revenir à l'Italie, Mussolini avait créé le Vatican en 1929. pas. Il voulait aussi contrôler la religion, il ne voulait pas de prêche en Slovène .Mussolini voulait aussi contrôler la religion.

Trieste sera libérée par les Yougoslaves. Tito fera tout après 1945 pour ne pas tomber dans le bloc de l'est. Par le traité de Londres de 1954, Trieste reviendra à l'Italie .Des Slovènes restent en Italie, des Italiens restent en Slovénie. Tito voulait une Yougoslavie sans aucune identité avec une armée forte.

Dans son combat politique, Boris Pahor dira trois fois non : NON contre le fascisme.
NON contre le nazisme
NON contre le communisme.

Professeur Edvard Kovac, Dr. Sci., essayiste

L'humanisme chrétien comme le dépassement des clivages politiques et linguistiques en Europe.

Edvard Kovac, franciscain, est professeur d'éthique et d'anthropologie à l'université de Ljubljana, et à l'institut catholique de Toulouse. Il se réclame de la pensée d'Emmanuel Lévinas dont il est un représentant en Slovénie.

'Plus haut, plus intime' consacré meilleur essai de l'année 2000 en Slovénie, est structuré en 10 petits essais sur la recherche de Dieu, la Sagesse, l'Amour, la Beauté, point de départ de sa réflexion sur

*Les questions fondamentales de l'existence, i.e. les aspirations de l'Homme, son espoir, son angoisse et la douleur.

*Les questions éthiques essentielles : justice, pardon, primauté de la personne humaine et sa responsabilité par rapport à la nature, rôle de la culture en Europe, etc...

*Dans l'humanisme chrétien : le dépassement des clivages politiques et les linguistiques en Europe

Edvard Kovac démontre que l'humanisme ou personnalisme est une vision de l'être. Or la personne, en tant que telle, joue un rôle. Si cette conception du rôle est identificatrice à la dignité de la personne elle est dangereuse. Dans l'humanisme chrétien, le nationalisme ne doit pas être séparé de la dimension humaine. Ainsi la relation entre l'Éthique et la Responsabilité pour l'humanité fait que l'individu a une responsabilité prophétique. Un nouvel humanisme émerge, basé sur les relations interpersonnelles. Cette conception de l'humanisme chrétien consacre la responsabilité universelle dans laquelle la responsabilité du moi est plus importante que celle d'autrui : l'éducateur est totalement impliqué dans cette vision .

La construction d'une nouvelle identité européenne. Les manières de dépasser les préjugés et résidus de l'histoire récente de l'Europe.

1. En parlant d'une nouvelle identité européenne, on admet qu'une certaine identité européenne existait déjà avant et qu'elle existe toujours. Et pour cause. Plusieurs éléments constitutifs européens nous relient :
 - Culture antique – grecque (la notion même de « démocratie » qui est la base de l'Europe actuelle est une invention grecque) et surtout romaine ; même les pays et territoires où les Romains ne sont jamais arrivés en ont subi une forte influence. Déjà à l'époque antique ; il suffit de rappeler p. ex. que les voies de commerce menaient jusqu'à la côte baltique. D'autre part les pays du nord-est de l'Europe comme notamment la Pologne ont assimilé de nombreux éléments de la culture romaine, surtout à l'époque de la Renaissance où le latin était une langue couramment pratiquée par les gens « instruits ».
 - Christianisme qui est un point commun incontestable de toute l'Europe, même si la plupart des peuples d'Europe sont de plus en plus laïcisés (à quelques exceptions près).
 - Tendances artistiques, architecturales, philosophiques etc. communes pour toute l'Europe.
2. A-t-on donc besoin d'une *nouvelle* identité ? Certainement oui, puisque tous les points communs évoqués ci-dessus n'ont pas empêché les guerres, toutes sortes de massacres et d'actes d'intolérance.
3. Cette nouvelle identité européenne consisterait peut-être en une prise de conscience commune, un état d'esprit de communauté, de responsabilité qui s'exprimerait par un passage de : *être responsable de soi-même, de sa famille, de ses proches*, en passant par *être responsable (ou coresponsable) de sa commune, son pays* pour finir par *être responsable de l'Europe*. En quelque sorte, on passerait de *l'Etat c'est moi* de Louis XIV à *l'Europe c'est nous*.
4. Est-ce possible ? Nous le saurons, nous ou les générations futures si la période de paix et de prospérité qui dure déjà depuis presque sept décennies (phénomène incroyable si l'on tient compte de l'histoire du continent) se prolonge et que ces deux phénomènes se solidifient.
5. Le chemin à faire est certainement long et moins facile qu'on ne pourrait le croire. La prise de conscience communautaire est peut-être le premier objectif à atteindre. Il s'agit de ce que l'Europe ne soit pas considérée comme une vache à traire. On observe souvent les attitudes où on est « pour » l'Europe tant qu'on peut en tirer ou soutirer des profits immédiats plus ou moins importants, mais dès qu'il s'agit d'une petite concession, on est moins chauds. C'est le phénomène qui, a-t-on l'impression, s'observe (malheureusement) surtout dans les nouveaux pays membres. D'ailleurs cela s'explique facilement par l'écart des niveaux de vie. Il faudrait donc tenter d'arriver à la situation où la compréhension se généralise du fait que grâce à l'effet de synergie ce n'est qu'en commun, en travaillant ensemble, on peut arriver plus loin, vivre mieux, vivre en paix. Ceci est d'ailleurs valable non seulement pour l'Europe.
6. Comment y arriver ? Comme disait Lénine : *Que faire ?*
7. D'abord, au niveau matériel, égaliser les niveaux de vie le plus vite possible.

8. Plus important à long terme : développer et renforcer le civisme à tous les échelons, encourager le débat public. Sans esprit civique sans activité civique il n'y a pas de démocratie, il n'y a pas d'Europe. Au niveau pratique, il s'agit p. ex. d'encourager les gens à participer aux élections. C'est un grave problème, de nouveau surtout dans les nouveaux pays membres où le taux de participation est très bas. On va voter aux élections locales, mais plus on monte, plus il y a de gens qui disent : *ce n'est pas mon problème, ça ne m'intéresse pas, de toute façon je n'ai aucune influence sur ce que font les politiciens, je ne m'intéresse pas à la politique* (on aurait tout de suite envie de répondre : *Oui, mais la politique s'intéresse à vous...*) etc. Malheureusement, de nos jours la tâche semble de plus en plus difficile. D'abord, les générations vivant dans la paix et dans une prospérité relative qui n'ont jamais connu de guerre, d'oppression ni de famine ont tendance à ne voir aucun rapport entre le confort dans lequel ils ont la chance de vivre et ce à quoi elles le doivent, c'est-à-dire la démocratie. Les gens croient, même s'ils n'en sont pas conscients que la paix et la qualité de vie dont ils bénéficient leur sont données une fois pour toutes comme l'air ou l'eau (ce qui n'est d'ailleurs pas vrai non plus). Ce n'est ni plus ni moins que l'attitude du fameux *l'homme de masse* dont José Ortega y Gasset a dressé un portrait pertinent il y a presque un siècle. Ensuite, la société de consommation dont nous sommes tous membres que nous le voulions ou non, la pression du marché qui crée de nouveaux besoins force l'individu à consommer toujours plus, toujours plus vite et avec de moins en moins de réflexion. La culture de consommation et de loisirs détourne l'attention du public des choses essentielles et réduit, voire même anéantit l'intérêt porté à la vie publique. Enfin, les médias qui autrefois constituaient un « quatrième pouvoir », qui veillaient au bon fonctionnement de la démocratie et qui, aujourd'hui, sont régis de plus en plus par les lois du marché n'aident pas à arranger les choses.
9. Un autre moyen d'y arriver est, bien sûr de dépasser les préjugés, clichés, idées préconçues et les résidus du passé. Là, les succès sont, semblerait-il, plus faciles à atteindre et beaucoup de choses ont changé surtout durant deux dernières décennies. Depuis leur entrée dans l'Europe, les nouveaux pays membres suivent, dirait-on, le chemin tracé p. ex. par la France et l'Allemagne quelques dizaines d'années auparavant. Il convient de souligner plusieurs points :
 - L'application de plus en plus efficace du principe de la libre circulation de marchandises d'idées et de personnes a permis de mettre les gens en contact, de mieux se connaître, de travailler et de faire des affaires ensemble. Résultat : la plupart des clichés et des préjugés tendent à disparaître. Il est important d'encourager les échanges de ce genre. Aujourd'hui (heureusement !) on ne peut que sourire au souvenir de la propagande (officielle) diffusée il y a encore 20 ou 30 ans dans les dits *pays de l'est* par les autorités communistes de ces pays. Face à l'échec du système qui devenait de plus en plus ingérable, à pénurie, on faisait circuler des idées et des clichés complètement aberrants sur le peuples voisins (et qui, suite au manque quasi-total de possibilité de contact et donc de vérification, tombaient parfois sur une terre fertile !). Ainsi p. ex., au moment de l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968, on faisait croire que les Tchèques étaient des lâches et des traîtres qui voulaient quitter le camp des pays-frères pour se rallier à l'Allemagne (de l'Ouest, bien sûr) qui n'attendait que ça pour nous enlaver.

Plus tard, à l'époque de la pénurie (incompréhensible, caricaturale et un peu grotesque si on la voit de la perspective d'aujourd'hui, mais réellement pénible quand on la vivait jour par jour) qui a précédé et suivi la révolte de Solidarność en Pologne (1980), les médias tchèques et est-allemands disaient que les Polonais n'étaient que des fainéants, aventuriers, bagarreurs qui voulaient dévaliser les magasins de Prague ou de Berlin (relativement bien achalandés à l'époque) et dont il fallait se séparer.

En revanche, en Pologne on expliquait (discrètement) que si dans les magasins il n'y avait que du vinaigre (vrai, vrai !) c'est parce que tous les biens de consommation devaient être exportés (par force) en URSS (et presque gratuitement, parce qu'en URSS, de toute façon, il n'y avait rien ! – le savait-on aussi). En même temps (ou un peu plus tôt) les quelques rares citoyens soviétiques qui avaient réussi à faire un voyage dans un *pays frère* et qui voyaient des vitrines moins tristes malgré tout que chez eux et des maisons particulières qui de toute apparence venaient d'être construites, disaient : *Ouoi ?! Nous sommes obligés de vous subventionner et vous vous faites construire des palais !?*

- Le travail des commissions mixtes d'historiens p. ex. allemands et polonais ou polonais et russes a permis d'établir les faits et d'arriver à des constatations objectives sur les événements du passé, parfois douloureux. Résultat : il arrive fréquemment que les personnes qui, il y a quelques dizaines d'années, se tiraient dessus ou qui étaient prêtes à la faire sont capables de s'entendre, de se réconcilier et les générations qui ont la chance d'avoir évité les horreurs de la guerre et des périodes d'oppression ne sont plus contaminées par des angoisses, animosités voire haines. Il reste à veiller que les résultats de ces débats soient rendus publics et à empêcher certains politiciens de les gaspiller. Ainsi, p. ex. en Pologne on ne pense plus (ce qui était le cas sous le régime communiste et cette conviction était résolument suscitée par les autorités de l'époque) que les Allemands n'attendent que de nous attaquer, nous piller etc.

10. La conclusion de ces réflexions ne peuvent être que banales - pour construire et renforcer une identité européenne, il faut avant tout une démocratie qui fonctionne et cela implique : civisme, responsabilité et participation.

Konrad